



CULTURE

TÉLÉVISION



Joëlle Aubron, membre du groupe terroriste « Action Directe », quitte le 10 avril 1982 les locaux de la police judiciaire à Paris après son arrestation.
AFP

Article abonné

Entretien

M Vanessa Schneider et Virginie Linhart : "Action directe a échoué à infuser dans la société française"

Propos recueillis par Julien Vallet

Publié le 14/09/2025 à 9:00



Réalisé par la documentariste Virginie Linhart et par Vanessa Schneider, journaliste au « Monde », « Action directe, nos années de plomb », diffusé ce 14 septembre sur France 5, revient sur la folle épopée du célèbre groupe terroriste d'extrême gauche, né de la désillusion de mai 1968 et qui aura mis la France à feu et à sang pendant une partie des années 1980. Entretien.

Entre 1979 et 1987, en France, un groupuscule d'extrême gauche multiplie attentats, braquages, mais aussi actions « symboliques » comme le mitraillage du siège du syndicat des patrons de l'époque. Jusqu'à voir sa dérive meurtrière culminer avec l'assassinat du P.-D.G. de Renault, Georges Besse, en 1986. Du désenchantement né de mai 1968 à l'aveuglement de la gauche mitterrandienne, Action directe, aujourd'hui un peu oublié, aura fasciné ses contemporains à une époque où la violence politique, en France et ailleurs en Europe, culminait.

À LIRE AUSSI : **Terrorisme : Jean-Marc Rouillan qualifié d'"ancien prisonnier politique" dans une tribune**

Constitué d'un noyau dur autour de Jean-Marc Rouillan, le groupuscule verra son épopée prendre brusquement fin en 1986 lorsque ses membres sont arrêtés dans leur planque de Vitry-aux-Loges, dans le Loiret. Avec Vanessa Schneider, journaliste au *Monde*, Virginie Linhart se penche sur cette fascinante épopée dans le documentaire « Action directe, nos années de plomb » diffusé ce dimanche 14 septembre à 23 heures sur France 5.

Marianne : Quelle a été la genèse de ce documentaire ?

Vanessa Schneider : Pour mon avant-dernier roman, *La Fille de Deauville* (Grasset, 2022), je m'étais intéressée à Joëlle Aubron, militante d'Action directe. Pour que ce livre soit le plus réaliste possible, j'ai lu tout ce qui existait sur le sujet. À la lecture du livre, l'agence Capa m'a contactée en me disant que ce serait bien de raconter cette histoire parce qu'il n'y avait jamais eu de documentaire. Quand ils m'ont demandé avec qui je pensais travailler, j'ai tout de suite pensé à Virginie Linhart, elle a un savoir-faire exceptionnel. Et puis surtout, je savais que j'allais travailler avec quelqu'un à qui je n'aurais pas à expliquer la différence entre les trotskistes, les maoïstes, la Gauche prolétarienne (GP) les anarchistes et les libertaires puisqu'elle a baigné, comme moi, dans cette culture politique-là, vu que son père a été un des fondateurs de la GP. Mon père était maoïste, on avait un socle de connaissances communes qui nous permettait de gagner beaucoup de temps en travaillant ensemble.

Que représente Action directe pour vous ?

V.S. : Pour moi, ce sont des souvenirs d'enfance très précis, parce que toute cette question de la bascule dans la violence des mouvements d'extrême gauche, comme on l'appelle alors, était au cœur de toutes les discussions dans les familles de gauche. Mes parents comme ceux de Virginie regardaient d'un air effaré ce qui se passait en Allemagne avec la Fraction Armée rouge et en Italie avec les meurtres des Brigades rouges. L'émergence d'un groupe similaire en France interrogeait beaucoup la gauche. Il y a aussi des souvenirs de vie quotidienne avec ces fameux placardages dans les rues de Paris. C'était la première fois qu'on faisait des affiches comme celles-là, pour un appel à témoins, avec promesse de récompenses.

À LIRE AUSSI : Présidentielle : Anasse Kazib, soutenu par Jean-Marc Rouillan, ex-membre d'Action directe

J'ai été journaliste politique pendant près de vingt ans. Tout ce qui relève de la radicalité, je trouve cela intéressant à analyser. Et il y a une résonance avec la période qu'on vit. On le voit dans le documentaire : déjà à l'époque, l'utilisation du conflit israélo-palestinien et à quel point c'était une question centrale au sein de la gauche. C'est à nouveau le cas aujourd'hui. Et même si ce sont plus souvent des mouvements d'extrême droite qui sont démantelés, il y a une tentation de la violence chez une partie de la jeunesse qui ne croit pas en la politique traditionnelle, qui ne se sent pas représentée par les partis et ne croit plus aux solutions démocratiques.

Il y a un important travail sur la forme dans votre documentaire, avec un montage mené tambour battant, des images d'archives et une omniprésence de la musique. Aviez-vous aussi envie de retranscrire l'effervescence révolutionnaire de ces années ?

Virginie Linhart : Quand nous avons commencé à parler du sujet avec Vanessa, j'ai tout de suite eu des images très fortes qui me sont revenues en tête, des images de mon adolescence. J'étais une petite fille plongée dans le monde des adultes. J'avais très envie qu'il y ait de la musique. Dans le documentaire, il y a cette phrase de Jean-Marc Rouillan qui dit : « *À chaque fois que je sautais un comptoir de banque, j'avais un air de*

rock'n'roll dans la tête ». Les membres d'Action directe étaient des sortes de Robin des bois modernes. Que le montage du documentaire soit calqué sur du punk, du rock, c'était important pour moi. L'objectif plus global était de délivrer une histoire politique d'Action Directe, de faire comprendre ce mouvement et l'histoire de l'extrême gauche en France.

Votre documentaire fait tout de suite le lien entre la naissance d'Action directe et les événements de mai 1968. Peut-on dire que d'une certaine façon, les membres d'Action directe sont les enfants perdus de mai 1968 ?

V.L. : J'ai toujours entendu parler d'Action directe en ces termes, comme les enfants perdus de mai 1968. Ils n'ont jamais supporté la dissolution de l'organisation Gauche prolétarienne (en 1973, dans la foulée de la prise d'otage et de la mort d'athlètes israéliens lors des jeux Olympiques de 1972), organisation qui s'est d'ailleurs autodissoute sur la question de la violence. Face à cet événement, les réactions ont été diverses : certains militants ont sombré dans la drogue, d'autres se sont suicidés, d'autres encore sont partis s'établir à la campagne. Et puis, au milieu de tout cela, ont émergé les anarchistes autonomes qui, eux, ne voyaient pas de problème avec la violence armée. Au tout début, Jean-Marc Rouillon luttait contre la dictature franquiste et puis, il y a eu un dévoiement, à un moment, de sa lutte. Comme le dit l'écrivain Olivier Rolin dans le documentaire, certains ont alors considéré qu'ils disposaient d'un droit de vie et de mort.

Le documentaire se conclut sur ces mots de la journaliste Frédérique Lantieri, qui a suivi le procès des membres d'Action directe, et qui déclare : « *Ils croyaient représenter le peuple mais le peuple n'était pas là. Ils étaient seuls* ». Jacques Attali, qui était alors conseiller de François Mitterrand, a également des mots assez peu amènes pour parler de la façon dont le président les considérait.

V.S. : Cette phrase de Jacques Attali révèle en réalité surtout une forme d'aveuglement. Si on compare avec la Fraction Armée Rouge en Allemagne, Action directe a raté son pari d'infuser dans la société. À la

fin, le noyau dur de ses militants était très réduit. Ils auraient voulu séduire la société, les ouvriers, mais ils n'y sont pas parvenus, à l'inverse des Brigades rouges en Italie qui bénéficiaient d'un vrai soutien, y compris chez les intellectuels.

En quoi Action directe se distingue-t-il d'autres mouvements terroristes de la même époque, tels que les Brigades rouges et de la Fraction armée rouge ?

V.L. : La différence tient au fait que mai 1968 a eu d'énormes répercussions en France. Ce n'était pas la même chose que pour la bande à Baader composé de fils d'Allemands qui avaient été complices des nazis. Le contexte politique est très différent : en France, la violence politique ne passe pas. Ce n'est pas du tout la même chose que quand on a connu le fascisme en Italie ou le nazisme en Allemagne. Voilà pourquoi lorsqu'en 1981, avec l'arrivée de François Mitterrand au pouvoir, comme le raconte Jean Glavany, son chef de cabinet, on leur a accordé une amnistie, beaucoup sont rentrés dans le rang. À la toute fin, les quelques membres restants d'Action directe se sont retrouvés absolument seuls, dans leur planque de Vitry-aux-Loges, dans le Loiret, pris dans leur piège jusqu'au-boutiste.

Existe-t-il une fascination, encore aujourd'hui, pour Action directe ?

V.L. : Il existe une mythologie romantique attachée à Action directe. Ses membres étaient des révoltés qui ont commis des choses fortes. Dans la génération de nos enfants, nous retrouvons beaucoup de jeunes gens qui sont fascinés par cette mythologie révolutionnaire. Jean-Marc Rouillan fait salle comble en donnant des conférences dans des universités. Or, j'avais envie de tordre le cou à cette mythologie révolutionnaire.

Quarante ans après, que reste-t-il d'Action directe ? Ce mouvement pourrait-il resurgir, selon vous ?

V.S. : Il existe aujourd'hui une tentation de la radicalité, que l'on retrouve aussi bien à l'extrême droite qu'à l'extrême gauche, même si elle ne

s'exprime pas dans les mêmes termes que pour Action directe, notamment parce que sa vulgate marxiste paraît dépassée.

V.L. : Le mouvement Bloquons tout du 10 septembre a montré qu'il existe une recherche de mobilisation mais qui passera sans doute par autre chose. Je crois qu'aujourd'hui, comme l'a dit l'historien Pierre Rosanvallon, les partis ne sont plus là que pour mettre en avant une personnalité mais n'ont plus de relais dans la société.

Une partie de la fascination exercée par Action directe vient-elle de la présence en son sein de deux femmes, Joëlle Aubron et Nathalie Ménigon, issues de milieux très différents, et qui ont pu incarner des sortes d'égéries ou de passionnaires de la cause ?

V.S. : Nous n'étions pas « fascinées » par Action directe. Il s'agissait alors du premier terrorisme non-importé – il y a eu l'État islamique depuis – et nous voulions revenir sur cet événement historique. Il est vrai que ce sont en général les hommes qui tuent. Les prisons sont d'ailleurs masculines à 90%. Là, pour la première fois, dans le cas d'Action directe, ce sont des femmes qui ont porté les armes.

À LIRE AUSSI : "La vie clandestine" d'Action directe, de Monica Sabolo : la chronique littéraire d'Éric Naulleau

Débat des lecteurs 9 en ligne

Les partis de la Nupes doivent-ils faire liste commune aux élections européennes de 2024 ?

Oui

Non

2 527 votes – [Voir le résultat](#)



jacques Fort

Oui

Oui, pour la csg/RDS beaucoup de retraité ayant de petites retraites donc je fait partie, qui n'avait plus de csg/RDS viennent de voir sur leur pension du mois de Janvier réapparaître ces cotisations [...Lire plus →](#)

V.L. : Je réfute le terme de « passionaria ». La singularité d'Action directe tient d'abord à son fonctionnement. Comme le film le souligne d'ailleurs,

Jean-Marc Rouillan envoyait les autres au front, que ce soient les hommes ou les femmes même si au procès de 1987 pour l'assassinat de Georges Besse, la responsabilité a été collective. Il y avait sans doute une forme de manipulation et de lâcheté masculines dans l'attitude de Jean-Marc Rouillan et face à lui, deux jeunes femmes manipulées : Nathalie Ménigon et Joëlle Aubron.



Par Julien Vallet

NOS ABONNÉS AIMENT



M Ministère des Armées : les trois noms qui circulent pour remplacer Sébastien Lecornu